Tania Murray Li, *Land's End. Capitalist Relations on an Indigenous Frontier*

Birgit Müller

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30842>

DOI : 10.4000/lhomme.30842

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2018

Pagination : 216-218

ISBN : 978-2-7132-2733-2

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Birgit Müller, « Tania Murray Li, *Land's End. Capitalist Relations on an Indigenous Frontier* », *L'Homme* [En ligne], 225 | 2018, mis en ligne le 15 mars 2018, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30842> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.30842>

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2021.

© École des hautes études en sciences sociales

Tania Murray Li, *Land's End. Capitalist Relations on an Indigenous Frontier*

Birgit Müller

RÉFÉRENCE

Tania Murray Li, *Land's End. Capitalist Relations on an Indigenous Frontier*. Durham-London, Duke University Press, 2014, 222 p., bibl., index, ill.

- 1 Avec *Land's End*, Tania Murray Li nous emmène dans une microrégion du Sulawesi en Indonésie, où l'on suit, sur une période de deux décennies, le drame de l'absorption d'une économie de subsistance et de ses mécanismes redistributifs par une monoculture commerciale, le cacao. L'auteure analyse comment les Lauje, une population vivant de façon précaire dans les montagnes reculées, difficilement accessibles, abandonnent volontairement et progressivement leurs cultures de subsistance au profit d'une logique capitaliste. Comme le titre *Land's End* (« La fin de la terre » ou « Au bout de la terre ») l'indique, la culture commerciale a gagné les dernières poches de forêt vierge et s'accompagne d'une appropriation individuelle de la terre. Chaque cacaotier planté remplace la culture itinérante sur brûlis et marque une propriété privée. La terre, autrefois liée à une histoire familiale complexe, devient une *locatie*, un espace mesurable, anonyme et aliénable. Tania Murray Li montre la progression quasi inéluctable vers cette logique de l'appropriation qui, bien que nullement imposée de l'extérieur, a pris soudain une ampleur sans précédent. La société des Lauje avait déjà une longue tradition d'agriculture commerciale. Depuis le début du XIX^e siècle, en effet, les Lauje produisent pour l'exportation, à côté de leurs cultures de subsistance, du tabac, du rattan et, plus récemment, des échalotes. En constituant de petites réserves d'argent, ce commerce les aidait à compenser les pertes

liées aux périodes de sécheresse régulières qui accompagnent le phénomène climatique El Niño.

- 2 Mais ce qui distingue la culture du cacao des autres cultures commerciales annuelles est le fait qu'elle avantage les producteurs qui ont su réagir très vite en plantant le plus possible de cacaotiers. Ces plantations sont reconnues par les Lauje—comme des propriétés privées marquant un territoire désormais soustrait aux terres communes à tous, sans pour autant avoir de statut légal. À partir du début des années 1990, la région a été envahie de cacaotiers, ne laissant plus guère de place pour des cultures vivrières sur brûlis nécessitant des cycles de jachère importants. Les agriculteurs qui ont essayé de maintenir une agriculture de subsistance ont fini par céder la terre aux voisins, qui ont choisi de semer du cacao infiniment plus rentable. Tania Murray Li relate comment ces micro-mécanismes d'interactions s'inscrivent dans des rapports plus larges d'exploitation entre les producteurs de l'arrière-pays et les commerçants de la côte, qui les entraînent dans une spirale de dette et de dépendance. Ce qui est le plus frappant est la manière dont les habitants de l'arrière-pays se différencient de plus en plus entre eux : ceux qui savent manipuler l'argent ont bâti une petite fortune avec le cacao, tandis que d'autres, frappés par les aléas de la vie ou surendettés, ont dû vendre leurs cacaotiers perdant ainsi l'accès à la terre. Comme le souligne l'auteure, produire pour le marché cesse d'être une opportunité et devient une compulsion à laquelle personne n'échappe. Elle analyse finement ce phénomène, qui, en l'espace de vingt ans, a changé inéluctablement les rapports sociaux. Prenant appui sur les travaux de Karl Polanyi¹ et de Karl Marx², elle décrit comment la transformation du travail et de la terre en marchandises a créé de la précarité. Les nouveaux propriétaires ne respectent plus le principe de redistribution des produits de la terre, tandis que les institutions traditionnelles, qui autrefois en assuraient le partage, ne fonctionnent plus. Les cultures de subsistance (maïs, igname, taro) sont remplacées par le riz acheté avec l'argent du cacao et caché du regard envieux de voisins faméliques. Si, au début des années 1990, un Lauje pensait faire une bonne action s'il aidait un voisin dans son champ tout en étant payé, en 2006, c'est le producteur qui pense rendre service en donnant du travail à son voisin.
- 3 Cette description brouille la vision que les activistes des mouvements sociaux donnent des comportements des paysans et des peuples autochtones censés aspirer à l'autonomie et à la souveraineté alimentaire. Les habitants de l'arrière-pays du Sulawesi ont intégré la logique capitaliste qui promet de leur apporter les bienfaits de la modernité : routes, écoles et accès au marché. Bien que l'appropriation des terres suscite conflits et jalousies, elle ne met pas fondamentalement en question la légitimité de ceux qui en sortent gagnants. Ce livre s'oppose aux certitudes de certains agents du développement, selon lesquels les paysans chassés de leurs terres finiront par trouver un autre emploi ailleurs. Tania Murray Li montre que non seulement l'accès à la terre est bloqué, mais que l'emploi manque cruellement aux habitants du Sulawesi. Les investissements massifs dans les plantations de palmiers à huile et la création de réserves naturelles ont créé peu d'emplois. Une note d'espoir apparaît cependant à la fin du livre. Le boom du cacao ne s'avère être qu'un épisode dans l'histoire du Sulawesi : la monoculture du cacao touchée par un virus semble s'éteindre d'une « mort naturelle » dans cette partie de l'île, mais a déjà laissé derrière elle un paysage ravagé et une société profondément transformée.

- 4 Dans son livre finement argumenté, Tania Murray Li place au centre de sa démonstration l'accaparement et le manque de terre, elle prête moins d'attention à deux autres facteurs essentiels : la démographie et la fertilité du sol. Les habitants du Sulawesi ont atteint les limites des ressources de la terre, non seulement parce que les rapports de propriété changent, mais aussi parce que la population devient de plus en plus nombreuse. L'auteure indique, par exemple, que les familles ont sept, huit ou même onze enfants survivants, bien que le taux de mortalité infantile (un enfant sur trois meurt avant l'âge adulte) reste extrêmement élevé. La terre disponible pour la culture vivrière se réduit également, car le sol est devenu moins fertile du fait des cultures intensives de tabac et de cacao. Or, le cacaotier, s'il était cultivé en association et à l'ombre d'autres espèces, permettrait une culture soutenable à long terme. Pourquoi les Lauje ont-ils adopté une culture du cacao destructrice de la forêt alors qu'ils auraient pu l'intégrer dans leurs cultures vivrières³ ? Quel était leur savoir-faire en tant qu'agriculteurs, leur rapport au sol et aux plantes ? Est-ce que la culture commerciale a annihilé ce savoir-faire ? Pourquoi ? À une époque où « l'ethnographie multi-espèces » est en plein essor, surtout en Indonésie depuis les travaux de Anna Tsing⁴, le lecteur aurait apprécié plus de dialogue entre ces deux courants pourtant complémentaires dans l'anthropologie, qui cherchent à rendre compte des séquelles du capitalisme dans l'une des régions les plus reculées du monde.

NOTES

1. Cf. Karl Polanyi, *The Great Transformation*, Boston, Beacon Press, 1957 [1944].
2. Cf. Karl Marx, *Capital. A Critique of Political Economy*, 1, Moscow, Progress Publishers, 1986 [1867].
3. Cf. François Ruf & Götz Schroth, « Chocolate Forests and Monocultures : An Historical Review of Cocoa Growing and its Conflicting Role in Tropical Deforestation and Forest Conservation », in Götz Schroth *et al.*, eds, *Agroforestry and Biodiversity Conservation in Tropical Landscapes*, Washington, Island Press, 2004 : 107-132.
4. On pourra se reporter, entre autres, à *Friction. An Ethnography of Global Connection*, Princeton, Princeton University Press, 2005.